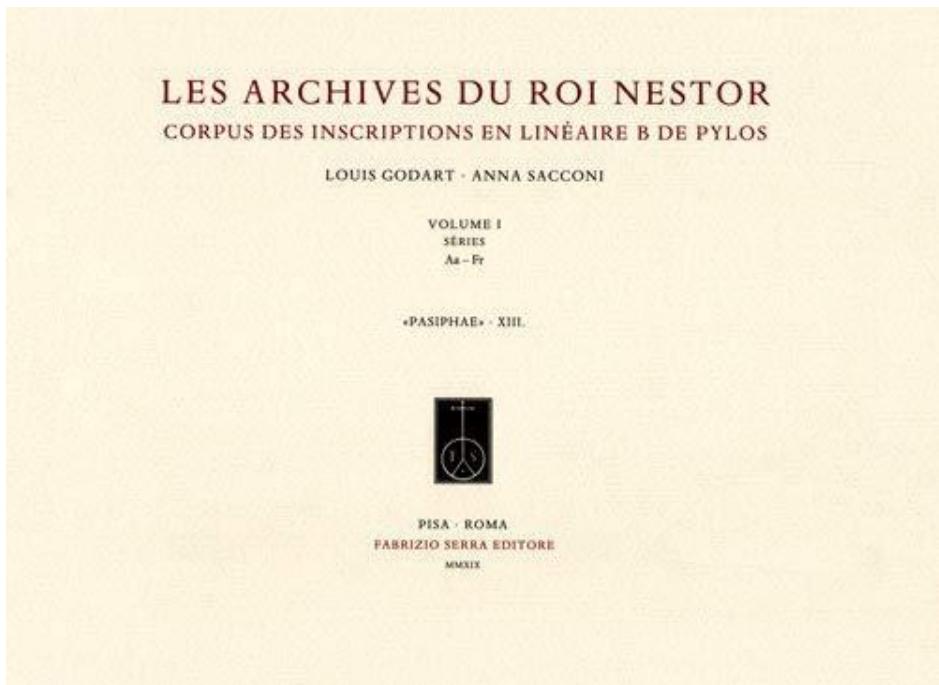


Louis GODART



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie les deux volumes consacrés aux « *Archives du roi Nestor. Corpus des inscriptions en linéaire B de Pylos* » qu'A. Sacconi et moi-même avons publiés entre décembre 2019 et février 2020 (Louis Godart, Anna Sacconi, *Les archives du roi Nestor. Corpus des inscriptions en linéaire B de Pylos*, volumes I-II

(Volume I, Introduction, bibliographie, séries Aa-Fr ; Volume II, Séries Gn-Xn, Tableaux des signes, Étude des scribes, Concordance), Roma – Pisa 2019-2020, Fabrizio Serra editore.

La fouille de Pylos et la découverte des 1076 documents écrits provenant du « Palais de Nestor » et présentés dans ces deux volumes ont ouvert une nouvelle page dans l'histoire de la Grèce du second millénaire avant notre ère. En 1938 une mission archéologique gréco-américaine fut constituée sous la direction de Kostantinos Kourouniotis pour le service archéologique grec et de Carl William Blegen pour l'Université du Cincinnati. Son but était d'effectuer une prospection dans la Messénie du sud-ouest dans l'espoir de découvrir les restes de la Pylos du roi Nestor. L'équipe entreprit l'exploration de la région au nord de la baie de Navarin où Kourouniotis avait fouillé deux tombes à tholos en 1912 et 1926¹.

En 1939 les archéologues décidèrent d'intensifier les recherches en s'aidant de la collaboration d'un habitant de Koryphasion, Charalambos Christophilopoulos. Après une dizaine de jours de prospection il apparut que 7 ou 8 sites qui restituait de la céramique mycénienne, méritaient qu'on leur accordât une attention spéciale. L'un surtout était très prometteur : le site de Epano Englianos au sud du mont Aigaleon, qui jouissait d'une position dominante (150 m. au-dessus du niveau de la mer). C'est là que la mission décida d'opérer.

Les fouilles commencèrent le 4 avril 1939. Le matin même la pioche des ouvriers mit au jour des tablettes en linéaire B semblables à celles exhumées à Cnossos par A.J. Evans. Au soir du 4 avril des murs en pierre, des fragments de fresques, des pavements en stuc, de la céramique mycénienne en abondance et cinq tablettes en linéaire B permettaient d'affirmer que l'on se trouvait face aux restes d'une résidence palatiale mycénienne. C. Blegen avait ouvert la première tranchée de sa

¹ C.W. Blegen – M. Rawson, *A Guide to the Palace of Nestor*, The University of Cincinnati 1967, p. 2-4.

fouille au-dessus de la salle d'archives du palais de Nestor ! Au terme de la campagne de 1939, 600 tablettes avaient été découvertes.

La seconde guerre mondiale interrompit les recherches à Epano Englianos et il fallut attendre plusieurs années après la fin du conflit pour qu'en 1952 Blegen et ses collaborateurs s'en reviennent en Messénie et reprennent la fouille du palais. Les travaux s'étalèrent dès lors au long de 15 campagnes de fouille de 1952 à 1966.

Entre-temps, en 1952, Michael Ventris avait déchiffré le linéaire B et démontré que les archives mycéniennes, tant de Cnossos que de Pylos, étaient rédigées en un grec archaïque antérieur de plusieurs siècles à la langue d'Homère.

Tous les textes découverts à Pylos ont été publiés par E.L. Bennett, M. Lang, C. Shelmerdine, J. Bennet; les raccords de fragments de tablettes effectués au fil des ans également². Une translittération des textes qui, jusqu'alors n'étaient pour la plupart accessibles qu'à partir des dessins réalisés par E.L. Bennett, fut menée à bien en 1961 par C. Gallavotti et A. Sacconi permettant ainsi à ceux qui n'avaient pas le temps ou la volonté de se familiariser avec les signes du linéaire B, d'avoir accès au matériel pylien³. Une édition translittérée des textes de Pylos fut publiée en 1973 par E.L. Bennett et J.-P. Olivier⁴. Seul le corpus de l'ensemble des textes pyliens avec photographies, fac-similés et translittérations était en souffrance depuis des décennies. Cet ouvrage aurait dû constituer le quatrième volume de la série consacrée aux fouilles de C. Blegen et de ses collaborateurs.

Ce fameux volume qui devait s'intituler *The Palace of Nestor at Pylos in Western Messenia. The Inscribed Documents* en était toujours aux déclarations d'intention en 2007 car personne ne se risquait à entreprendre la réalisation des fac-similés des inscriptions de Pylos. Pourtant les spécialistes des écritures égéennes et du linéaire B en particulier attendaient ce corpus depuis le premier colloque d'Études mycéniennes qui se tint à Gif en 1956⁵.

Après avoir collaboré avec divers collègues aux éditions des textes minoens et mycéniens et réalisé les fac-similés publiés dans les divers «*corpora*» contenant les documents en hiéroglyphique crétois (1 volume)⁶, en linéaire A (5 volumes)⁷, en linéaire B de Cnossos (4 volumes)⁸ et Thèbes (2 volumes)⁹, je décidai d'affronter une entreprise en souffrance depuis bien plus d'un demi-siècle.

² Cf. la bibliographie dans le Volume I du *Corpus*, p. XXVII.

³ C. Gallavotti – A. Sacconi, *Inscriptiones Pyliae ad Mycenaean Aetatem pertinentes*, Incunabula Graeca, vol. I, Rome 1961.

⁴ E.L. Bennett, Jr. – J.-P. Olivier, *The Pylos Tablets Transcribed, Part I: Texts and Notes*, Incunabula Graeca, vol. LI, Rome, 1973.

⁵ *Études mycéniennes, Actes du Colloque international sur les textes mycéniens* (Gif-sur-Yvette, 3-7 avril 1956), M. Lejeune (éd.), Paris 1956.

⁶ J.-P. Olivier – L. Godart, *Corpus Hieroglyphicarum Inscriptionum Cretae*, Études Crétoises XXXI, Paris 1976.

⁷ L. Godart – J.-P. Olivier, *Recueil des inscriptions en linéaire A*, Études Crétoises XXI, Tomes I, II, III, IV, V, Paris 1975-1985.

⁸ J. Chadwick – L. Godart – J.T. Killen – J.-P. Olivier – A. Sacconi – I.A. Sakellarakis, *Corpus of the Mycenaean Inscriptions from Knossos* I (1-1053), II (1064-4495), III (5000-7999), IV (8000-9947) and Index to Volumes I-IV, Incunabula Graeca LXXXVIII, Rome 1986-1998.

⁹ V.L. Aravantinos – L. Godart – A. Sacconi, *Thèbes. Fouilles de La Cadmée I. Les tablettes en linéaire B de la Odos Pelopidou. Édition et commentaire*. Pise-Rome 2001; V.L. Aravantinos – L. Godart – A. Sacconi,

Le 30 septembre 2007 à partir de photographies que grâce à la libéralité de J. Caskey, A. Sacconi avait pu acquérir dans les années soixante-dix du siècle dernier et faire développer à l'échelle 2:1, je me lançai timidement dans l'aventure; bien entendu il s'agissait d'obtenir les permissions indispensables de la part des autorités grecques pour travailler sur l'ensemble des textes conservés au Musée National d'Athènes et les photographier.

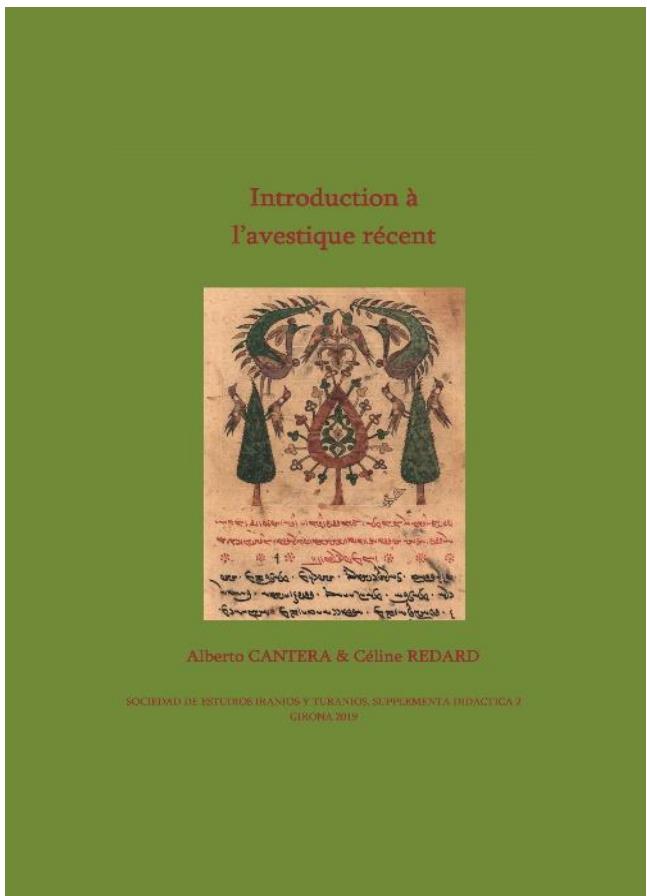
En date du 8 novembre 2007 j'introduisis une demande officielle au Ministère grec de la Culture expliquant que je désirais entreprendre la réalisation du corpus des tablettes mises au jour dans le palais de Nestor. Cette permission me fut accordée le 3 mars 2008.

En 2008 lors de deux séjours au Musée National d'Athènes, A. Sacconi et moi-même avons donc assisté le photographe K. Xenikakis qui se chargea de reproduire en couleur l'ensemble des documents en linéaire B de Pylos. Ce sont ces photos qui figurent dans les deux volumes du corpus. Disposant désormais d'excellentes photographies à l'échelle 2:1, durant près de 13 années j'entrepris de reproduire de la manière la plus rigoureuse possible les textes gravés par les scribes de Pylos. Les résultats de ce travail sont publiés dans les deux volumes que je présente.

Les inscriptions sont regroupées par séries, en fonction des sujets traités (personnel masculin et féminin, bétail, blé, orge, huile, bronze, or, laine et tissus, meubles, vases, roues de char, etc.). Pour chaque document sont fournis une photographie en couleur et un fac-similé à l'échelle 1:1, une translittération et un appareil critique. Chaque pièce est précédée du préfixe de la série à laquelle elle appartient, identifiée par son numéro d'édition suivi du numéro d'inventaire du Musée National d'Athènes (abréviation MNA) mis entre parenthèses, de l'indication de l'endroit de trouvaille ainsi que de la mention du scribe lorsque ce dernier a été identifié.

Sous ces éléments figurent les dimensions des inscriptions selon l'ordre largeur, hauteur, épaisseur. Une nouvelle étude des scribes responsables de ces inscriptions et les progrès dans la lecture des documents qu'a permis la réalisation des fac-similés, devraient, je l'espère, contribuer à la relance des études sur les archives du roi Nestor.

J'ai travaillé pour la première fois sur les textes de Pylos conservés au Musée National d'Athènes il y a très exactement 52 ans. C'était en février 1969. Les Autorités grecques m'ont toujours accueilli avec chaleur et amitié. Sans leur aide constante, ces volumes n'existeraient pas.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage d'Alberto Cantera & Céline Redard, *Introduction à l'avestique récent*, Sociedad de Estudios Iranios y Turanios, Supplementa Didactica 2, Girona, 2019.

Cette introduction à l'avestique récent a pour but de fournir un outil d'apprentissage aux étudiants et à toute personne intéressée par l'avestique. Elle est le fruit d'un travail d'une dizaine d'années et cet ouvrage comble un vide dans les études iraniennes. Loin d'être une publication de vulgarisation à destination du grand public, il s'agit d'un ouvrage spécialisé et savant.

Le livre, qui compte 600 pages, est entièrement rédigé en français. Il est composé de quatre parties : 1. Dix-sept leçons constituées en général de cinq sous-parties : a) phonétique, b) morphologie nominale et / ou verbale, c) syntaxe, d) vocabulaire (à mémoriser et d'aide à

la lecture), et finalement e) exercices avec à chaque leçon un extrait de manuscrit pour habituer l'apprenant à lire dans l'écriture originale ; 2. Un très utile glossaire avestique-français (p. 451-470) ; 3. Des tableaux de morphologies nominale et verbale apparaissent à nouveau en fin de volume (p. 471-514) pour faciliter une vision d'ensemble, ainsi que l'apprentissage et la recherche d'une forme à élucider ; 4. le corrigé des exercices clôt le volume.

Cet ouvrage, qui n'ignore certes pas les théories proposées pour l'avestique et son histoire, présente les publications nécessaires en note et en bibliographie mais n'en détaille cependant pas les discussions. De même, les auteurs ne cherchent pas à *reconstruire* un état de langue originel, inatteignable, étant conscients que les rituels de l'époque sassanide ne peuvent pas être restitués.

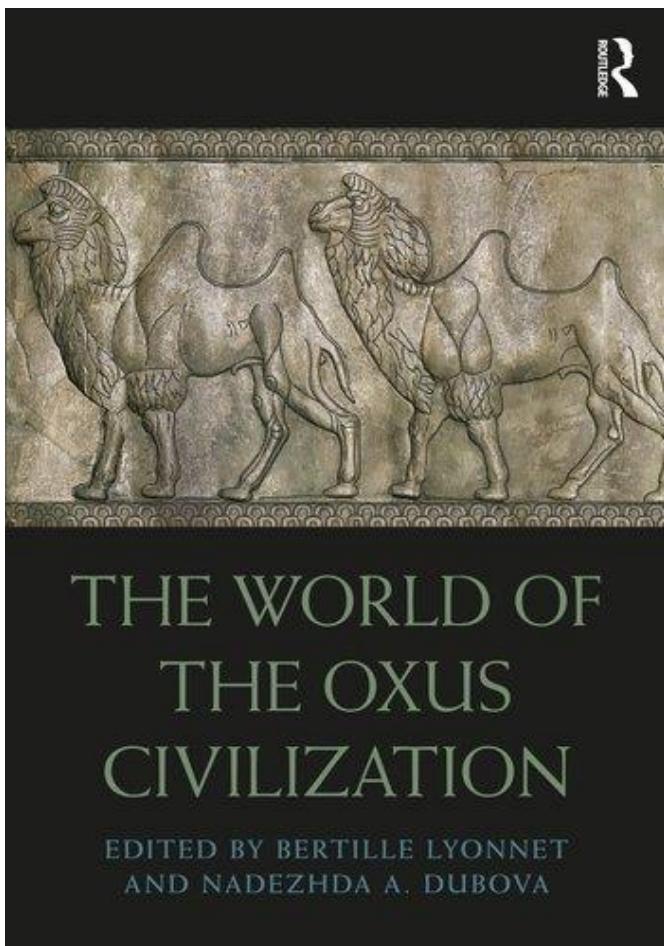
L'avestique, rappelons-le, est une langue liturgique iranienne, difficile, possédant trois états successifs, définis comme le vieil-avestique, le moyen-avestique, autrefois appelé pseudo-gâthique, et l'avestique récent. Les textes les plus anciens ont déjà plus de trois mille ans : les fameuses *gâthâs*, littéralement « chants », datent des environs de 1000 av. J.-C. « Il est vraisemblable que l'arrangement des textes dans la forme que nous connaissons a eu lieu dans la région de Fârs ou sous l'influence de l'administration achéménide, bien que la plupart des textes avaient été composés dans des régions plus orientales. » S'ensuivit une longue période de transmission orale, puisque la mise par écrit des textes avestiques date des environs du 6^e siècle ap. J.-C., sous les sassanides. L'avestique possède sa propre écriture, issue de l'alphabet cursif moyen perse (à noter que le plus ancien manuscrit préservé ne remonte qu'au 12^e siècle ap. J.-C.).

Les auteurs ont apporté le plus grand soin dans leurs choix linguistiques, ainsi ils précisent : « L'état de langue retenu est celui d'une série de rituels comme ils étaient célébrés à Yazd-Kerman dès le 17e siècle et en Inde dès le 16e siècle. À ce moment-là, la récitation des textes est déjà différente en Inde et en Iran et il y a même des variantes locales dans chaque communauté. L'éditeur des textes avestiques doit choisir entre une de ces deux variantes, l'indienne ou l'iranienne. Dans le *Corpus Avesticum Berolinense*, A. Cantera a choisi la tradition iranienne, la plus archaïque. C'est également dans cette perspective qu'a été développée la police utilisée pour écrire en avestique. »

Un autre exemple du vaste intérêt de cet ouvrage est donné p. 27-28 où est introduite une différence conceptuelle importante car, « pour un bon nombre des verbes et des substantifs, on emploie des mots différents pour les êtres ahuriques et les daēviques » ; celle-ci concerne d'abord les linguistes mais intéresse aussi les archéologues et les historiens de l'art, en pouvant parfois éclairer des représentations figurées des arts de l'Asie centrale remontant aux 3^e-2^e millénaire. Les auteurs citent ainsi :

Y9.8 : « (Θraētaōna) qui tua Aži Dahāka, aux trois *sales-bouches*, aux trois *sales-têtes*, aux six *sales-yeux*, aux mille facultés de perception. », où *zafar-* « sale-bouche » s'oppose à *āh-* « bouche », *kamərəða-* « sale-tête », à *vayðana-* « tête », *aši-* « sale-œil », à *dōiðra-* « œil », les termes ahuriques étant attestés ailleurs, ... »

Après la traduction intégrale en français, annotée, des *Livres de l'Avesta* par Pierre Lecoq, parue en 2016 et primée par notre compagnie, honorer et encourager la jeune école iranologique francophone, continuatrice de très illustres prédécesseurs, en décernant le prix Roman et Tania Ghirshman à cette rigoureuse « introduction », déjà traduite en anglais, n'a pas paru hors de propos, car elle est aussi un ouvrage très riche, ouvrant une belle perspective, présentée de manière didactique, sur de multiples aspects de la mythologie, de la religion et de la civilisation de l'ancien Iran.



J'ai l'honneur de présenter à l'Académie l'ouvrage suivant :

Bertille Lyonnet et Nadezhda Dubova, *The World of the Oxus Civilization*. London-New York, Routledge, 2021, 964 pages, 370 figs., index.

La Civilisation de l'Oxus doit son nom à l'actuel Amu Daria, l'Oxus des Grecs. Cette civilisation, désignée aussi du sigle BMAC (Bactria-Margiana Archaeological Complex), s'est développée à l'âge du Bronze, entre 2300/2250 et 1700 av. J-C, sur un vaste espace couvrant l'Asie Centrale et touchant à l'Iran oriental et aux franges de l'Indus.

L'intérêt du monde occidental pour cette civilisation remonte aux années 60, à la suite de l'apparition sur le marché d'œuvres d'art exceptionnelles issues de fouilles clandestines, qui ont suscité une abondante littérature. Parallèlement, les archéologues soviétiques fouillaient en Asie Centrale des œuvres comparables trouvées en contexte. La majorité des publications est en russe, le

présent ouvrage constitue la première tentative de synthèse en anglais, et bénéficie en outre de nouvelles méthodes interprétatives dont ne disposaient pas ces pionniers. Il rassemble les contributions d'une trentaine d'auteurs issus de plusieurs pays, placés sous la direction de B. Lyonnet, plus particulièrement responsable des relectures et de l'unification, et de N. Dubova, qui a entraîné et guidé les chercheurs russophones dans cette entreprise.

L'introduction délimite l'extension de civilisation de l'Oxus en distinguant un « centre » et une « périphérie ». Le centre, autour de la Bactriane et de la Margiane, régions dont les noms n'apparaissent qu'aux époques perse et hellénistique, couvre une partie de l'Afghanistan, de l'Ouzbékistan, et du Turkménistan. Gonur Depe au Turkménistan est le site le plus important, tant par ses dimensions (ca. 50 ha) que par la richesse de sa culture matérielle.

La première partie pose le décor (*background*). B. Lyonnet et N. Dubova posent les principales questions que suscite la civilisation de l'Oxus, son origine, sa datation et sa durée, son identité et sa population, l'originalité de ses productions artistiques et symboliques, sa place dans le vaste réseau d'échange à longue distance entre la Méditerranée, la Mésopotamie, l'Iran et l'Indus.

La civilisation de l'Oxus est sans écriture, et l'on ne connaît ni la langue pratiquée par sa population, ni son nom ancien. M. Guichard rassemble et discute la documentation

mésopotamienne relative aux contrées lointaines de l'Est : les pays de Marhashi, Shimashki et Tukrish pourraient être candidats à l'identification avec l'Asie Centrale, car ils faisaient commerce de bois, d'animaux, de pierres fines et de textiles ; mais force est de constater que les élites mésopotamiennes n'avaient probablement pas conscience de l'existence d'une civilisation située sur l'Oxus, avec laquelle elles n'entretenaient d'échanges que par l'intermédiaire de l'Iran et du Golfe Persique.

L. Kircho expose les antécédents locaux de la civilisation de l'Oxus, à rechercher dans la culture de Namazga qui s'est développée au Turkménistan méridional dès la fin du 4^e millénaire. L'aperçu géographique (E. Fouache et alii) décrit une région située aux franges du désert et pose la question de la présence ou non de vastes systèmes artificiels d'irrigation dès cette époque fait débat.

La deuxième partie traite du cœur de la civilisation de l'Oxus dans ses aspects matériels et symboliques. R. Muradov retrace l'évolution de l'architecture fortifiée à tours et couloirs, selon une organisation qui ne se rencontre pas auparavant en Asie Centrale. V. Antonova s'interroge sur l'imaginaire et la pensée spirituelle qu'expriment les figures féminines de terre cuite et le décor des céramiques et des sceaux. A. Caubet élargit la réflexion sur la pensée symbolique de l'Oxus aux dimensions de la koiné culturelle qui s'atteint l'Iran du Sud-Ouest, et analys se construit une vision nouvelle du cosmos à partir d'éléments empruntés. L'étude très poussée de la glyptique par S. Winckelman détaille toute la diversité de cette production, la typologie, le contexte (y compris funéraire), et met l'accent sur l'apparition du sceau compartimenté, emblématique de l'Oxus. Cette véritable somme se conclue par de prudentes considérations sur le panthéon qui se fait jour dans ce riche répertoire d'images. M. Vidale aborde la question des vases de « chlorite » (pour conserver la désignation conventionnelle de cette famille de pierre tendre, faute d'identification géologique systématique, question dont traite l'appendice). Ces petits objets précieux de « style interculturel » ont été mis au jour sur un vaste espace, de la Syro-Mésopotamie septentrionale jusqu'à l'Arabie orientale ; ils sont attribués soit à des artistes itinérants soit à des ateliers exportateurs. L'auteur s'appuie sur un inventaire typologique et iconographique pour distinguer, à côté des productions d'Oman et du Golfe Persique et d'Iran méridional, un groupe spécifique de l'Oxus, des petits flacons servant à transporter une préparation cosmétiques dont les vestiges sont susceptibles d'être identifiés en laboratoire. N. Dubova fait le point sur la « nécropole royale » de Gonur, découverte sensationnelle dont l'étude systématique est encore en cours. Ces hypogées sont de véritables maisons souterraines, avec leur mobilier et les squelettes de leurs habitants ; un tableau en présente la répartition, la vaisselle de métal précieux qui a échappé aux pillards, les chars, les inhumations de « serviteurs », les dépôts d'animaux, âne, chameau, taureau, sanglier, chien. Les datations au C14 situent cette nécropole vers 2200-2000 av. J.-C. N. Dubova, encore, aborde une autre catégorie devenue fameuse, celle des mosaïques incrustées et peintes, qui décoraient des jeux de tables, des coffrets ou « ostensoris », déposés dans les hypogées. Les tessères sont en ivoire, probablement importé de l'Inde, ou en matière vitreuse à base de quartz, technique probablement venue de la Mésopotamie via l'Iran. Le décor est géométrique, rappelant celui de la céramique peinte de tradition Namazga, ou figuré, avec les serpents et dragons emblématiques de l'Oxus. R. Sataev commente les inhumations animales et spécialement la déposition d'équidés à Gonur, pratique, qui, selon des recherches récentes, remonterait à la Mésopotamie du 3^e millénaire d'où elle serait passée en Syrie et au Levant Sud. J. Bendezu-Sarmiento, prend l'exemple des pratiques funéraires d'Ulug dépé et de Dzharkutan, avec la présence de vaisselle d'albâtre exotique, pour chercher des indices de mouvements de population. Des études plus spécifiques portent sur la vie rurale (K. Kaniuth), ou

sur la bioarchéologie de la population (W. Kufterin). Pour terminer ce tour d'horizon, E. Luneau s'interroge sur les modalités de la disparition de la civilisation de l'Oxus, vers 1700 -1500 av. J.-C. La troisième partie concerne la « périphérie », les régions limitrophes et leurs rapports avec l'Oxus. Au premier chef l'Iran oriental, dont les découvertes récentes, plusieurs sites et de nombreux cimetières, offrent de telles similitudes avec les caractéristiques de la civilisation de l'Oxus que l'on pourrait parler de koiné ou même d'une seule vaste « civilisation du Grand Khorasan » (R. Biscione et A. Vahdati). Avec les confins du monde indo-iranien, il s'agirait plutôt d'interaction, dont sont proposées différentes formes, expansion politique, migrations ethniques, ou simples échanges commerciaux et culturels, (B. Mutin et C.C. Lamberg-Karlovsky ; S. Ratnagar). Les contacts avec le Golfe Persique et l'Arabie sont évoqués avec l'exemple de Dilmun, identifiée avec Bahrein, où des objets caractéristiques de l'Oxus ont été repérés (P. Lombard).

Plusieurs contributions apportent des éléments tirés de recherches récentes sur Asie centrale orientale et septentrionale, et mettant en évidence une interaction avec la culture du Vakhsh, au Tajikistan oriental, et avec la vallée du Zeravshan. Les liens avec la steppe s'étendant jusqu'aux frontières du monde chinois semblent avoir été favorisés par l'exploitation minière et la maîtrise de la métallurgie par les peuples « Andronovo » tandis qu'apparaît le cheval comme monture.

La quatrième partie est consacrée à d'utiles et novatrices études métallographiques ou des recherches sur la localisation des gisements d'or, d'argent et d'étain, pour mieux comprendre l'intensité des échanges dans le développement et la prospérité de l'Oxus

Cet ouvrage contient de très nombreuses données soit nouvelles soit peu accessibles jusqu'alors. Avec une abondante bibliographie, des cartes et un index, il constitue un indispensable instrument de travail pour la recherche sur cette culture complexe, alors fois célèbre et mal connue.